

# COMPTE-RENDU DU COURS DE RENÉ LÉVY

## משנה מסכת אבות

Le 17 juin 2014

**משנה מסכת אבות פרק ב משנה ב.** רבנן גמליאל בנו של רבי יהודה הנשיא אומר יפה תלמוד תורה עם דרך ארץ שיגיעת שניהם משכחת עונו וכל תורה שאין עימה מלאכה סופה בטילה וגוררת עונו וכל העמלים עם ה指挥ר יהוعمالים עימים לשם שמיים שזכות אבותן מסיעתנו וצדקתם עומדת לעד ואתם מעלה אני עליהם כאלו עשיתם:

### Résumé

Rabban Gamliel nous dit que quelque chose de l'esprit des Pères (*zékhout avot*) s'exprime dès lors qu'on se charge du collectif (*tsibbourg*). Maintenir la grandeur juive est quelque chose d'écrasant et l'on éprouve un sentiment de vanité à s'en charger. Le corps social risque à chaque instant de se dissoudre et, depuis Moïse, on est témoin de sa dégénérescence ; mais le miracle est que ce corps existe toujours, par le *zékhout* des Pères et l'engagement de quelques-uns à se charger du *tsibbourg*.

Que veut dire l'expression **عمل עם ה指挥ר** ('*amal 'im ha-tsibbourg*), qui est une flexion unique dans la littérature rabbinique ? Rachi, qui a une version différente du texte de la michna, dit '*osseq 'im ha-tsibbourg*', variante qui crée une difficulté supplémentaire. De plus, qu'est-ce que le **זכות אבות** (*zékhout avot*) ? D'ordinaire, on entend par cette expression le prestige des ancêtres. Nous allons voir qu'en vérité il ne s'agit pas de cela. Ici, une première traduction de la proposition serait : « que tous ceux qui portent/s'affairent avec le *tsibbourg* le fassent de manière désintéressée, car le mérite de leurs Pères leur vient en aide, et leur vertu subsiste à jamais ». Cela donne une proposition obscure, dont nous allons essayer de rendre compte.



Les termes '*amal*' et '*esseq*' sont associés soit à l'étude, soit à l'engagement avec le *tsibbourg* (le « collectif »). Le terme '*esseq*' signifie d'abord occuper son temps au *tsibbourg*. Le terme '*amal*' ajoute la connotation que cet effort est pénible. Autrement dit, l'on s'engage auprès du *tsibbourg* et l'on en éprouve un sentiment de vanité, présent dans tout engagement social.

Rachi connaît les deux versions du texte : '*amal*' et '*osseq*'. Pour chaque version, il donne un commentaire. Pour '*amal*', Rachi dit : « Bien qu'il s'épuise avec le *tsibbourg*, le mérite des Pères l'assiste. » Sur '*osseq*', il dit : « de toute sa force, à condition que ce soit de manière désintéressée. » Chez Rachi, les deux propositions complémentaires ne sont pas associées : dans la deuxième leçon, Rachi ne parle plus du mérite des Pères. L'embarras que Rachi éprouve est intéressant. Le terme '*osseq*' ne disant pas la peine, pourquoi le mérite des Pères doit-il intervenir ?

Reprendons les deux gloses de Rachi de plus près. Bien que l'engagement dans une praxis sociale collective soit une tâche écrasante et quelque peu vaine, le mérite des Pères nous apporte

assistance. Qu'est-ce que le mérite des Pères ? La réponse, nous semble-t-il, est donnée dans la suite, dans un pastiche des Psaumes 111 et 112, où l'on trouve dans chacun l'expression *vétsidqatan 'omédet la-'ad*, « sa vertu dure à jamais ». À chaque fois, la traduction chaldéenne de Jonathan du terme *tsidqout* est le terme *zékhout*. Il s'agit du même mérite, tant dans la langue biblique que dans la langue rabbinique. Ce mérite nous est contemporain, nous dit notre michna. Mais que peut avoir comme effet le mérite des Pères sur la descendance ? Le mérite d'un homme n'est-il pas son bien propre inaliénable, intransmissible ? Autrement dit, le mérite d'un homme ne meurt-il pas avec l'homme qui le porte ? S'agirait-il d'un concept ethnographique lié à un patrimoine ? Au contraire, le pastiche des Psaumes dit l'éternité du *zékhout*. Cela est étonnant : comment un mérite, inaliénable, intransmissible, peut-il avoir un effet sur les descendants ? Le mérite des Pères dure à jamais, nous dit notre michna ; c'est donc qu'il peut s'immiscer dans la peine à une praxis sociale collective. Comment est-ce possible ?



Qu'est-ce qui, d'un homme, dure par-delà sa mort, dans ce monde-ci ? Cela peut être, par exemple, une œuvre, des enfants, dans la mesure où les enfants se souviennent du père et de sa gloire. Subsiste le souvenir d'un homme, même si ce dernier n'a pas laissé d'œuvres, comme Socrate. Par exemple, les *Mémoires d'outre-tombe* concentrent l'obsession d'un homme pour ce qui restera après sa mort (Chateaubriand).

Un homme se survit dans sa descendance pour autant que sa descendance garde la mémoire de son ancêtre. Si un homme laisse une trace dans la mémoire collective, c'est pour autant que le collectif garde sa mémoire. Autrement dit, un homme se survit à lui-même dans son être pour-autrui, dans l'être qu'il est pour les autres. Un homme n'est plus, après sa mort, que ce qu'il est pour les autres. Voilà le type d'immortalité que la plupart des hommes recherche. L'auteur de notre michna nous enseigne que les Pères se sont survécus dans le monde par leur *zékhout*, ce que signifie le pastiche des Psaumes. Leur *zékhout* ne meurt pas avec eux. Cela veut-il dire, comme c'est le cas dans l'opinion naïve, que leurs vertus subsistent par la mémoire collective des hommes ? Est-ce que la prégnance du mérite dans le monde tient à la mémoire collective, mémoire plus ou moins solide et large ? Est-ce que le *zékhout* des Pères tient à la mémoire collective ? Qu'est-ce qui fait qu'un collectif se souvienne d'un ancêtre, sinon le souvenir de ce que cet ancêtre a fait pour le collectif, en bien ou en mal ? Un homme qui n'a rien fait pour le *tsibbour* ne subsiste pas dans sa mémoire. La mémoire collective garde en mémoire ce qu'un homme lui a fait. Il y a l'idée, dans la mémoire collective, que ce que l'on garde en mémoire est un engagement.

Nous laissons de côté la question de savoir quelle sorte d'œuvre subsiste dans la mémoire collective. Un *tsibbour* garde en mémoire des faits révolus, des faits du passé, qui aujourd'hui ne font plus rien. Rabban Gamliel vient et dit que les hauts faits des Pères, ce qu'ils ont fait jadis pour la gloire du peuple juif, l'assistant aujourd'hui, qu'ils sont encore actifs. Le *zékhout* passé des Pères fait encore quelque chose, à condition toutefois, nous dit Rachi, de s'engager le cœur pur (*le-chem chamaïm*). La question est de savoir ce que cela peut bien nous faire encore, notamment sur la question sociale ? Par cette actualité du mérite, il ne peut s'agir du souvenir de ce que les Pères ont fait jadis. On pourrait dire que le mérite des Pères peut nous donner du courage à persévérer dans la praxis sociale collective, que c'est une assistance morale dans l'engagement, ce qui serait de l'édition. Cela aurait pu être cela, sinon que le verbe *mess'aya* de notre michna désigne plus que de l'édition, presque une assistance physique. Il ne s'agit pas ici de mémoire roborative ou de souvenir stimulant : il s'agit plutôt d'inoculer dans ma puissance un adjuvant.



À quoi la grandeur morale des Pères peut-elle bien nous servir ? Il faut établir au préalable que la grandeur morale des Pères implique leur grandeur sociale. Il y a eu, chez eux, des effets de grandeur sociale. La grandeur morale de ces hommes était telle qu'elle a déterminé la grandeur sociale du peuple à venir, par des effets immédiats et par des effets rémanents, qui durent encore aujourd'hui, pour autant que l'engagement auprès du collectif est pur. Comment la grandeur morale peut-elle avoir des tels effets ? Comment est-ce possible ? Il faut admettre qu'il y a eu dans leur *zékhout* un effet formateur (*tsoura*), que leur grandeur est encore puissamment formatrice. Il y avait chez les Pères la puissance de donner forme, de maintenir « en forme » la multitude des descendants. On peut certes être *tsaddiq* soi-même et former ses enfants, mais ce qui est plus étonnant est la formation de la multitude au-delà de ses enfants. Le passage à la multitude chez les Hébreux s'est fait en Égypte, avec, comme pour chaque peuple, l'éclatement de l'esprit du père. D'où la nécessité de recourir ensuite à un esprit national, dès que le père n'y suffit plus.

Phénomène unique de la nation juive, l'esprit qui régnait chez les Pères a régné chez leurs innombrables descendants. On est passé de la sphère familiale à la sphère nationale sans perte. La force s'est transformée et élargie sans être dénaturée. Cela veut dire qu'il n'existe pas d'esprit populaire juive, d'esprit national : il n'y a que l'esprit des Pères englobant l'esprit des fils. La puissance formatrice des Pères est extensive. Quelque chose de l'esprit des Pères s'exprime dès lors qu'on se charge du *tsibbour*. Maintenir la grandeur juive est quelque chose d'écrasant, on y éprouve un sentiment de vanité. Si la matière prévaut sur la forme, en langage aristotélicien, alors le corps social des Juifs dégénère. Depuis Moïse, on est témoin de la dégénérescence, mais le miracle est que ce corps existe toujours, par le *zékhout* des Pères et l'engagement de quelques-uns à se charger du *tsibbour*. Le peuple juif persiste, malgré les effets de dissolution et de dégénérescence interne. Cette grandeur ne se fixe pas dans des traits de caractères nationaux.

Comment acquiert-on le sens de cet esprit des Pères ? Par le '*amal im ha-tsibbour*'. Il n'est pas dit cependant que le sage doive faire cette expérience, acquérir cet esprit. Nous avons vu que le sage a affaire à autre chose, perdant sa sagesse à oeuvrer pour le collectif (cf. le cours précédent). Les Juifs sont familiers de cet esprit des Pères, l'exploitent et le détournent pour nourrir leur volonté de puissance (création d'une identité nationale, d'un État, d'une économie florissante). Il ne reste pas moins vrai que le corps social juif ne subsiste que par l'esprit des Pères.